

## **Pourquoi la Une de Charlie Hebdo n'est pas éthiquement condamnable**

**Author :** Jean-Sébastien Philippart

**Categories :** [Politique](#)

**Date :** 11 octobre 2015

Sur les réseaux sociaux, associations, parents, politiques s'indignent contre la couverture du journal satirique qui titre : « Morano, la fille trisomique cachée de de Gaulle ». L'accusation de racisme — puisque celui-ci semble, pour nos contemporains, épuiser le mal — fuse naturellement.

Le cas, il est vrai, est plus délicat que la question religieuse. Se moquer des croyances de certaines personnes n'est pas insulter ces personnes en tant que telles, sauf, précisément, les intégristes dont l'adhésion aveugle à la doctrine fait problème. Le sacrilège toucherait plutôt ici au handicap lourd dont les personnes atteintes ne peuvent s'affranchir.

Mais quel est l'objet de la raillerie ?

La caricature fait mouche, violemment, parce que la référence douteuse de Morano à de Gaulle se retourne contre elle-même : par la force de la satire, c'est la pensée du Général qui dégénère dans la bouche de la soi-disant affiliée dont il n'aurait pu qu'avoir honte. L'objet n'est donc pas la trisomie en tant que telle.

Cependant, c'est bien par le biais du handicap que l'objet prête à railler. Certes, mais comment est-il traité ? Le caricaturiste vise-t-il un usage médical du terme de trisomie ? Non, il ne vise pas la maladie prise à la lettre, il l'utilise par extension. De la même manière, si au XIX<sup>ème</sup> siècle l'idiotie signifiait d'abord une pathologie des enfants « mal nés », les parents d'enfants mentalement infirmes ne se sentent pas offensés lorsqu'on crie à l'« idiotie » pour juger quelqu'un.

Quant au préjugé eugéniste qui voyait dans la trisomie une dégénérescence de la race blanche, si le dessinateur l'a en tête, l'ironie en déplace justement le sens jusqu'à s'attaquer, du coup, à l'idée même de race ! Le dessin n'exhibe pas la dégénérescence d'une race, il abâtardit le mot « race » proféré dans la bouche de Morano.

Autrement dit, l'humour, aussi grossier ou vulgaire soit-il, demeure une affaire de distance. De la même manière qu'il ne s'avère pas moralement condamnable d'exposer les restes manipulés d'un être humain dans un musée de l'Antiquité (du fait de l'Histoire, on ne criera pas au sacrilège), le rire qui consiste à se tenir en décalage face au drame suppose lui-même une

certaine distance. Celle-ci peut être spatiale ou temporelle : on peut rire plus ou moins loin de ce dont on se moque (Charlie Hebdo ne vient pas insulter tel ou tel enfant chez ses parents). Ou symbolique : on reconfigure le sens de l'objet moqué en l'élargissant.

Au fond, il s'agit de comprendre, aussi douloureux et paradoxal que cela puisse paraître, que le rire « blasphématoire » qui s'attaque à quelque chose de sacré ne dissipe pas, en réalité, la sacralité en question. L'espace d'un instant, il lui ôte ce que cette sacralité peut avoir d'écrasant en l'emportant dans une danse qui tente de s'arracher aux affres du destin.

L'espace d'un instant, loin de l'hyperlaxité ligamentaire, de l'hypotonie, du syndrome de West, des malformations cardiaques, des troubles de l'acquisition du langage, etc., la trisomie devient donc, non pas le symbole de l'idiotie, mais un symbole grâce à quoi l'idiotie éclate en ridicule. Symbolique, elle active ainsi le bûcher des vanités autour duquel nous, les rieurs, dansons — en nous croyant, il est vrai, à l'abri de celles-ci.